



21 AOÛT 2019 / DANS ACTUALITÉS, EXPOSITIONS / PAR MARCELIS BERNARD

L'ODYSSÉE DU CINÉMA

PAR BERNARD MARCELIS.

4ÈME ÉDITION DE LA BIENNALE DES ARTS, NICE, DIVERS LIEUX, DU 19 MAI AU 29 SEPTEMBRE 2019.

À l'occasion du centenaire de la création des studios de la Victorine à Nice, la direction de la culture et du patrimoine de la ville a dédié sa quatrième Biennale des arts au cinéma, pris au sens large. Cette édition succède à *Un été pour Matisse* (2013), *Promenade(s) des Anglais* (2015) et *École(s) de Nice* (2017).

Qui d'autre qu'Alain Fleischer, ici revêtu de sa casquette de photographe-vidéaste, incarne le mieux les relations entre le cinéma et les arts plastiques, qui irriguent toute sa démarche ? Il déclare en effet : « Qu'est-ce qui distingue une image arrêtée que l'on met en mouvement d'une image animée brusquement figée ? » Toute son œuvre visuelle (photographies, superpositions d'images, dispositifs filmiques, projections, caissons lumineux) n'a cessé de répondre à cette question. Au-delà de son interrogation sur la nature de l'image, c'est sur le concept de son élaboration et les modalités de sa fabrication qu'opère Alain Fleischer depuis 40 ans. C'est du moins ce que révèle la mini-rétrospective qui lui est consacrée, jusqu'au 29 septembre, au musée de la photographie Charles-Nègre, où elle semble quelque peu à l'étroit. La série *Happy Days*, qu'Alain Sayag décrit comme des « anamorphoses temporelles », y occupe sans doute trop d'espace au détriment des installations visuelles. Mais toutes égratignent l'histoire de l'art avec humour et intelligence.



Alain Fleischer, *Happy Days With Rops* © Alain Fleischer et ADAGP Paris, 2019

L'exposition-phare de cette biennale est produite par le Mamac sous le titre *le Diable au corps*, jusqu'au 29 septembre. Son postulat est aussi simple qu'édifiant : la récupération de l'art optique par le cinéma. Telle est en tout cas la thèse des deux commissaires, Hélène Guenin et Pauline Mari, dans leur introduction au catalogue de l'exposition. Cette dernière plonge – remarquablement – son visiteur dans l'histoire passionnelle de la relation tumultueuse entre deux disciplines artistiques que lient deux composantes communes : la lumière et le mouvement. Selon les commissaires, « en quête de modernité formelle, le cinéma active l'art optique et le renouvelle en profondeur, loin du pastiche convenu ». Mais, entre ces deux domaines aux rivalités exacerbées, le détournement guette et le plagiat prend rapidement le dessus sur la collaboration, « avec une esthétique ambiguë, proche à la fois de l'art expérimental radical et du décoratif (...) épanchant la soif de spectacle facile ». L'exposition retrace ces enjeux dans une scénographie dense où se mêlent cent cinquante œuvres et documents relatifs à l'art optique et une trentaine d'extraits de films signés des plus grands noms de l'époque, comme Antonioni, Averty, Clouzot, Demy, Ferreri, Godard, William Klein, Kubrick, Lelouch, Losey, Sautet ou Truffaut. Y font écho les œuvres des plasticiens Cruz-Díez, Le Parc, Morellet, Riley, Schöffer, Soto, Takis, Tinguely ou Vasarely, pour une manifestation ébouriffante de formes, couleurs et mouvements.



Vue de l'exposition *le Diable au corps, quand l'Op Art électrise le cinéma*, Mamac, Nice, 2019 © ADAGP, Paris 2019, Ph. François Fernandez

KALÉIDOSCOPE

Travail cinématographique par excellence, la démarche de Brice Dellsperger, qui reprend certaines scènes-cultes du cinéma des années 1970 et 1980 avec sa série *Body Double*, est mise en exergue dans deux lieux. Jusqu'au 13 octobre, une projection de sa dernière réalisation, *Fucking Perfect* (d'après *Perfect* de James Bridges, 1985), occupe la Galerie carrée de la Villa Arson, où elle a été tournée. On se retrouve ici face à une mise en abîme qui n'a rien de virtuel, se dédoublant sous la forme d'un kaléidoscope géant. Joué par un même acteur travesti, Jean Biche, interprétant tous les rôles, masculins comme féminins, le film s'interroge aussi sur l'identité des genres. À la Station, jusqu'au 28 septembre, *l'Âge du double* propose, outre la projection de plusieurs de ses réalisations, les affiches des films dont il s'est inspiré ainsi que les storyboards et autres esquisses de ses productions.



Brice Dellsperger, *Fucking Perfect Body Double 36*, installation vidéo avec Jean Biche, prod. Villa Arson 2019

On est moins emballé par les dispositifs visuels mis en place par Clément Cogitore au musée Chagall, jusqu'au 22 octobre. Si son travail n'est évidemment pas en cause ici (1), l'absence d'un système d'occultation suffisamment efficace pour regarder des projections ou installations vidéo les fait se dissiper dans la lumière ambiante. Quant au « dialogue » avec Chagall, il est des plus anecdotiques, pour ne pas dire tiré par les cheveux. Rien à voir, donc, avec l'exceptionnelle mise en espace de l'œuvre de Cogitore, *Pale Nights*, imaginée l'année dernière par Dominique Païni pour l'impressionnant circuit voûté au sous-sol du Cinéma des galeries, à Bruxelles. C'est ce même Dominique Païni que l'on retrouvera comme co-commissaire de l'exposition *Cinématisse* (au musée Matisse, à partir du 19 septembre 2019), qui tentera d'explorer les rapports entre Matisse et l'art du cinéma que le peintre appréciait.

Ben, quant à lui, « fait son cinéma », et plutôt de belle façon, dans la vaste halle du 109, jusqu'au 28 septembre, en y déployant cinquante ans de création avec un savoir-faire certain. On sera par contre plus hésitant sur le bien-fondé d'inviter cinquante de ses amis artistes dans ce lieu, qui prend tout à coup les allures d'une foire d'art contemporain sans grande cohérence.

Bernard Marcelis

(1) Une grande interview de Clément Cogitore est à paraître dans notre numéro d'octobre 2019.